



107^e Année. — N° 78 de 1932.

Édité en l'Hôtel de
FIGARO

14, Rond-Point des Champs-Élysées
PARIS (VIII)

ADMINISTRATION-REDACTION-PUBLICITÉ
ANNONCES

14, Rond-Point des Champs-Élysées, PARIS

Téléphones : Élysées 98-31 à 98-38
Adresse Télégraphique : FIGARO 45-PARIS



FIGARO

LOUÉ PAR CEUX-CL, BLAMÉ PAR CEUX-LÀ, ME MOQUANT DES SOTS, BRAVANT LES MÉCHANTS, JE ME
PRESSE DE RIRE DE TOUT... DE PEUR D'ÊTRE OBLIGÉ D'EN PLEURER...

— POUVEZ-VOUS, FIGARO, TRAITER SI LÉGÈREMENT UN DESSIN QUI NOUS COÛTE À TOUS LE BONHEUR ?
BEAUMARCHAIS.



FIGARO
Fondé le 14 Janvier 1846
Anciens Directeurs : M. DE VILLEMESSANT
F. MAGNARD, G. CALMETTE, A. CAPUS, R. DE FLERS

ABONNEMENTS : 3 mois - 6 mois - 1 an
Paris, Départem. et Colonies. 20^e 54^e 100^e
ÉTRANGER
Pays à tarif postal réduit... 52^e 100^e 190^e
Pays à tarif postal augmenté. 72^e 140^e 260^e
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
de France
Chèque postal 242-53 Paris



VENDEDI 18 MARS 1932

DIRECTION : 14, ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES

VENDEDI 18 MARS 1932

LA POLITIQUE

Le match Hindenburg-Hitler

Le succès d'Hindenburg expose le public français à une double erreur : considérer ce succès comme définitif et, ce qui est plus grave, y voir un gage de paix.

Hitler ne sera pas, pour le moment, président du Reich. Mais la tendance qu'il représente étant celle de la jeunesse, triompha-t-elle, avec ou sans lui, dans l'avenir.

Cet avenir serait très proche si les hitlériens, qui viennent de perdre une première manche, gagnent la seconde le mois prochain, lors des élections législatives de Prusse. Hypothèse qui n'est pas invraisemblable : d'une part, le facteur personnel qui, dans l'élection présidentielle, jouait en faveur d'Hindenburg, sera absent ; d'autre part, la position des hitlériens est plus forte en Prusse que dans les autres parties du Reich. Le plébiscite pour la dissolution de la Diète leur avait donné 9,8 millions de voix, ce qui, pour l'ensemble de l'Empire, correspond à 15,6 millions de « la ». Si les hitlériens gouvernent la Prusse, ils auront chance de gouverner l'Allemagne. De ce « gilet prussien » dont Bismarck disait qu'il gratte, mais qu'il tient chaud, ils feront un tacheron de faire une camisole de force.

D'ailleurs, c'est le Prussien qui mène le jeu avec Hindenburg. La seule différence, c'est qu'il le mène plus prudemment que ne le mènerait Hitler. Il le mène donc plus dangereusement. L'intérêt de la France est que les hitlériens l'emportent. C'est l'opinion d'un journaliste neutre qui, dans une correspondance de Berlin, envisage objectivement, du seul point de vue européen, le match Hindenburg-Hitler. Hitler, c'est la revanche bruyamment célébrée et immédiatement exigée dans un but de propagande démagogique incompatible avec la préparation politique d'une pareille entreprise. C'est l'Europe avertie, mise en garde, obligée à un effort de vigilance et de défense qui, dans le néant de tous les pactes, est la seule garantie de la paix. Hindenburg, au contraire, c'est, avec le concours du cauteleux Brüning ou d'un successeur formé à la même école, la continuation de l'assaut en apparence légal contre les traités sur le terrain de Genève où, notamment dans la question du désarmement, cet assaut courtois est plus redoutable que ne le serait le cambriolage hitlérien. Celui-ci amènerait la police, c'est-à-dire les États pacifiques, tandis que M. Brüning, l'homme le plus populaire de Genève, y est vénéré, plus que ne l'a jamais été Aristide Briand, comme le pape de la paix.

Les hitlériens, en proie à une véritable hystérie, commettraient des fautes qui affaibliraient l'Allemagne et la rendraient incapable d'accomplir les rêves dont ils la bercent. Alors s'évanouirait ce mirage de la revanche qui est la cause profonde du malaise européen et même mondial. Ce poison, le Reich, qui n'en a pas trouvé l'antidote dans la sagesse des ex-alliés, le trouverait dans sa propre folie.

Enfin, dans l'hypothèse où une dictature hitlérienne ne sombrerait pas dans l'anarchie, son antagonisme avec les Soviets pourrait la détourner du Rhin et même de la Vistule, en donnant à ses aspirations un autre objectif. La « bonne Allemagne » d'Hindenburg et de Brüning n'a pas, comme celle d'Hitler, d'autres ennemis que la France et ses alliés.

Cette « bonne Allemagne », qui aurait le record de l'ordre et de la puissance, aurait aussi celui de l'hostilité contre nous et du danger pour la paix. Sous la dictature Hindenburg-Brüning qui gouverne à coups de décrets-lois, la Wilhelmstrasse n'est qu'un service de la Reichswehr, et la social-démocratie n'est qu'une section de la Wilhelmstrasse, celle qui est préposée à l'anesthésie des démocraties pacifiques. Pour traduire cette situation en français, il faut imaginer M. Blum rallié à un maréchal-dictateur, à la fois président de la République et président d'honneur d'une ligue des patriotes comptant un million d'adhérents enthousiastes, c'est-à-dire payant leur cotisation, comme Hindenburg est président des Casques d'acier.

Cette transposition est imparfaite : Déroulède ne réclamait que la restitution de notre bien, l'Alsace-Lorraine. « Après quoi, disait-il, nous désapprenons la haine à nos enfants. Il tendait à la paix et à l'amour par la justice. La « bonne Allemagne », insatiable, revendique le bien d'autrui et tend à la guerre par la haine et l'iniquité.

Les cours à Paris des monnaies étrangères

DEVICES	Cours 16 mars	Cours 17 mars
1 livre sterling.....	92 12	92 03
1 dollar.....	25 38	25 38
100 belgas.....	354 25	355
100 pesetas.....	193 12	191 50
100 lire.....	131 60	131 05
100 francs suisses.....	491	491 50
100 florins.....	102 5	102 25
100 couronnes norvégiennes.....	406	502
100 couronnes suédoises.....	507 50	508

Encaisse-or (monnaies et lingots) de la Banque de France : Au 11 mars : 76.157.288.503 fr.
Au 4 mars : 75.737.752.636 fr.

Proportion de l'encaisse-or aux engagements à vue
Au 11 mars..... 60,38 o/o
Au 4 mars..... 68,84 o/o

AUTOUR DU PARLEMENT

C'est pour l'affiche que le député travaille

Dans leur besoin aveugle de surenchère et leur méconnaissance entière des nécessités financières, les démagogues sortants en arrivent à préparer l'échec final des propositions mêmes qu'ils soutiennent. Leur vote d'hier dans la loi de péréquation des retraites en est un exemple éclatant.

Le texte du projet apportait des améliorations certaines au sort des retraités. Il existe entre eux des inégalités que la loi doit tendre à effacer, naturellement, grâce à des majorations coûteuses. Où trouver les ressources nécessaires ? Où prendre, dans l'état actuel de nos finances, 340 millions des cette année pour commencer ? Voici le moyen envisagé : créer les ressources nécessaires par le recul de la limite d'âge de la mise à la retraite et aussi le reclassement, la refonte des services.

En conservant ses serviteurs valides jusqu'à 65 ans, au lieu de 60, l'Etat pouvait équilibrer sa réforme et majorer encore les coefficients d'augmentation qui sont déjà de 6 à 8 0/0. Où le cultivateur, disait hier M. Flandin, recevra, grâce à la caisse des retraites, 6.291 francs, l'instituteur, grâce à un égal versement pendant le même temps, touchera 16.805 francs de pension. C'est un sensible avantage.

Mais chercher des ressources paraît à nos députés une inconvenance, une bassesse. Leur rôle, à eux, est de voter les dépenses et de s'opposer aux économies. Ils ignorent la lassitude des contribuables et le poids écrasant des impôts.

Ils obéissent aux syndicalistes de l'administration. Or ceux-ci réclament la retraite à 55 ans. Ils consentent bien à travailler encore à cet âge-là durant une dizaine d'années, mais plus pour l'Etat et tout en touchant de lui leur pension majorée. Comment elle sera payée ? Ils ne s'en soucient pas... et la Chambre non plus. Qu'on diminue le budget de la guerre, voilà le refrain de l'extrême-gauche.

Les sortants veulent pouvoir dire aux électeurs qu'ils ont voté un projet réalisant — sur le papier — le maximum des revendications de leurs mandants. Que l'Etat fasse banqueroute un jour, que le franc à la fin s'effondre, ils n'en ont cure. Ils ont voté conformément aux volontés des associations, syndicats et fédérations. La responsabilité de tout le reste incombe au gouvernement.

Et, hier matin, il s'est trouvé, malgré les arguments décisifs du ministre et du rapporteur, une majorité de 313 voix contre 235 pour suivre MM. Ducloux et Piquemal, communistes, et rejeter le titre qui préparait les ressources nécessaires au paiement des retraites. Ces 313 se réservent de voter aujourd'hui les articles qui organisent la distribution des millions... qu'on n'aura pas.

Le projet doit être inséré dans la loi de finances de 1932, en post-scriptum, lors de la première navette entre les deux Assemblées. La fureur rélectorale ajoutera au plateau des dépenses cette charge nouvelle... Cela devient purement insensé. Le Sénat, qui n'a pas ce genre de folie — il en a d'autres — se refusera à suivre la Chambre en cette aberration. La réforme échouera donc, mais le vote absurde d'hier figurera dans les proclamations électorales à la gloire du sortant qui l'aura émis. C'est un vote pour affichage dans les arrondissements.

Une défense de l'étalon-or

M. Pierre-Etienne Flandin, ministre des finances, a présidé, hier soir, à l'école libre des sciences politiques, la première conférence de M. Jacques Rueff, attaché financier près l'ambassade de France à Londres, sur les doctrines monétaires à l'épreuve des faits.

Le thème de cette conférence était : *Défense et illustration de l'étalon-or*. M. Jacques Rueff a suivi, depuis ses origines, à la conférence de Gênes, en 1927, jusqu'à la conférence de Gênes de 1922, l'évolution d'un système monétaire qui, en sacrifiant quelques intérêts particuliers à l'intérêt général, assurait, pendant six siècles, le fonctionnement régulier du mécanisme des prix et du mécanisme des changes, par le seul jeu des lois naturelles, sans autre sanction que la disparition des organismes économiques malsains ou mal adaptés à la concurrence commerciale.

M. Jacques Rueff prouva que la crise actuelle, d'une intensité et d'une durée sans précédent, était la résultante d'une longue série de fautes et d'erreurs tendant à paralyser les mouvements normaux des prix et conduisant, par une pente fatale, aux dépréciations monétaires.

Après avoir critiqué le gold exchange standard, qui a favorisé le mouvement spéculatif à la hausse illimitée, cause première de la crise, le jeune et brillant conférencier a conclu que la seule voie de salut pour les économies nationales était le retour à l'étalon-or, dont l'orthodoxie exclut les hérésies de l'économie dirigée.

M. P.-E. Flandin, ministre des finances, prenant ensuite la parole, félicita M. Rueff d'avoir si bien défendu la vieille économie libérale.

M. P.-E. Flandin reconnaît que des campagnes sévissent actuellement contre l'étalon-or. Mais il constate qu'aucun pays ne l'a abandonné de propos délibéré en faveur d'une économie dirigée. Au contraire, partout on a fait des efforts désespérés pour le conserver. Ce n'est qu'après abandon forcé de l'étalon-or, à la suite de fautes et d'erreurs irréparables, que des experts ont inventé des doctrines, faisant, de nécessité, vertu. Jusqu'ici, l'étalon-or reste sans concurrent. Tous les paradoxes monétaires vont à l'encontre du but, qui est de régulariser et d'intensifier les échanges économiques.

À la crise actuelle, M. P.-E. Flandin, très applaudi, préconise trois remèdes : 1° remède politique : sécurité ; 2° remède économique : adaptation de la production aux débouchés ; 3° remède financier : respect des contrats.

En terminant, le ministre des finances se défend d'une trop grande rigidité dans l'application des principes. Mais il est excellent, à son avis, de rappeler aux saines doctrines traditionnelles les chercheurs d'utopies qui risquent d'entraîner les peuples vers les troubles les plus graves dans l'ordre économique, politique et social.

UN COUP D'ETAT RACISTE

Si Hitler avait triomphé

Le gouvernement prussien, on se le rappelle, a été alerté, quelques jours avant les élections, par la découverte d'un complot raciste d'officiers de la police berlinoise, à la suite duquel le lieutenant Lang a été arrêté. Il a poursuivi son enquête contre les menées hitlériennes.

Sur l'ordre du Dr Severing, ministre de l'Intérieur, on a procédé à des perquisitions sur tout le territoire prussien, dans les bureaux du parti national-socialiste et dans les locaux des troupes d'assaut. Soixante visites de domicile ont été opérées rien qu'à Berlin. Le quartier général d'Hitler, dans la Heidemannstrasse, n'a naturellement pas été épargné.

Un peu partout en Prusse la police a découvert des dépôts clandestins d'armes et de munitions. Le plus intéressant a été la saisie de nombreux documents. On a ainsi appris que si Hitler avait été élu président du Reich, dimanche dernier, les organisations racistes auraient, dans la nuit suivante, déclenché un putsch pour s'emparer du pouvoir.

Les troupes d'assaut hitlériennes étaient mobilisées et sur pied d'alarme, en vertu d'ordres lancés par la direction centrale du parti à Munich. L'ordre de mobilisation générale — il s'agit bien du coup d'Etat — devait être donné sous la forme d'un télégramme circulaire et dit : « Grand chef mortel — Max ». Dès réception de ce télégramme tout le dispositif de mobilisation devait être immédiatement appliqué.

La tactique raciste consistait à concentrer des troupes d'assaut, avec leur équipement de combat et des approvisionnements pour plusieurs jours, dans les provinces du Nord et de l'Est, notamment dans le sud du Slesvig-Holstein et aux frontières polonaises pour être transportées par camion sur la capitale du Reich.

Des points de concentration avaient été fixés. Les troupes avec leur ordre de marche avaient l'indication des routes à suivre. La réquisition du bétail et des denrées alimentaires, l'occupation des boulangeries, la saisie des armes, l'occupation des centrales téléphoniques étaient ordonnées. Les racistes prévoient naturellement une certaine résistance dans les grandes villes, notamment à Berlin. Mais on sait qu'ils avaient su se ménager des intelligences parmi les troupes de police.

Ainsi l'ancien peintre en bâtiment Hitler marchait à la conquête du pouvoir... Le Dr Severing, en communiquant ces renseignements, a déclaré qu'il allait prendre toutes les mesures nécessaires contre ces préparations de coups de force et de guerre civile. La presse libérale et la presse de gauche ont demandé unanimement aux autorités du Reich et aux autorités prussiennes de dissoudre au besoin les organisations racistes. « Finissons-en avec le terrorisme ! » tel est le cri poussé par le *Berliner Tageblatt*.

La statue de Mangin

Il est superflu de revenir sur les raisons, sensibles à tous et énumérées ici, qui militaient pour que fut rendu à Mangin un hommage officiel sans marchandages. L'attitude de la presse, les approbations qui nous parvenaient de toutes parts, le mouvement qui se manifeste parmi la jeunesse et les anciens combattants, l'émotion du public, autant de signes qui montrent l'opportunité et la nécessité de notre protestation. Appuyé sur des faits irréfutables, elle venge l'honneur. Et maintenant, à la veille de la cérémonie, ne songeons qu'à l'union ! L'empressement avec lequel les associations patriotiques convoquent leurs adhérents permet d'augurer, comme on pouvait s'y attendre, une affirmation magnifique des qualités d'âme de Paris. La foule, l'armée, seront là. Il ne tenait qu'au gouvernement, si prodigue d'apothéoses discutables il y a aura demain huit jours, de ne pas faire grise mine à la gratitude nationale, à la vérité et à l'histoire.

Hier, le *Temps* a publié — sans commentaires — ce communiqué du ministère de la défense nationale :

Certains journaux se sont étonnés que le ministre de la défense nationale n'assistât pas personnellement, samedi, à l'inauguration du monument Mangin. Sitôt reçu l'invitation du comité, M. Flétri avait déclaré qu'il ne pouvait regretter cette date se trouvait coïncider avec celle, arrêtée depuis plusieurs semaines, du banquet annuel des attachés militaires étrangers. M. Achille Fould, sous-secrétaire d'Etat à la défense nationale, qui, pendant la guerre, servit comme officier dans les troupes de l'armée Mangin, fut alors désigné par le gouvernement pour le représenter officiellement à la cérémonie. Le comité n'a élevé à aucun moment d'objection à ces dispositions.

À ce texte nous n'ajoutons qu'une remarque. Nous possédons une des cartes, imprimées par les soins du comité et annulées depuis, où figurent, annoncées, la présence du président de la République et du ministre de la défense nationale... Comme le disent les *Débats*, avec cette fermeté dans la modération qui est leur marque propre, c'est la demi-abstention du gouvernement est injustifiable. En dépit des renseignements fournis, nous voulons croire que le ministre présidé par M. Tardieu ne prendra pas la responsabilité d'une erreur politique — pour ne pas dire plus — qui tendrait à faire croire que le souvenir de la guerre est indifférent, que les artisans de notre libération sont négligeables et que la Victoire est un boulet. La comparaison avec les complaisances de samedi est elle cherchée, voulue ? Il y aurait, au pouvoir, de piètres bénéficiaires. En tout cas, demain, ni l'harmonie des cours ni l'ordre dans la rue ne seront troublés. C'est dans la concordance, c'est dans une dignité calme, celle des grandes heures, que Paris glorifiera le chef.

Que la journée serait belle si elle vérifiait la parole de Foch sur Mangin : « Nul ne peut ni ne veut manquer d'honneur ce glorieux soldat qui fut un grand serviteur de la patrie ! »

Gaëtan Sanvoisin.

EN QUATRIÈME PAGE :

La réforme électorale repoussée

EN CINQUIÈME PAGE :

CHRONIQUE DES THEATRES DE PARIS
par GERARD D'HOVILLE

“ MOSCOU ATTAQUE ”

Grande manifestation interalliée à Bruxelles

Un public enthousiaste acclame l'œuvre
de M. François Coty

BRUXELLES, 17 mars. (Par téléphone) :

Tous les esprits avertis sont d'accord sur ce fait. Il est plus que jamais nécessaire de documenter le public sur les agissements de Moscou. Nos amis les Belges l'ont si bien compris qu'après avoir organisé dernièrement à Bruxelles une première réunion sous ce vocable : « Moscou attaque », ils ont jugé indispensable de poursuivre la campagne de réaction qu'ils ont entreprise pour la protection des libertés nationales et de la sécurité humaine.

Dans le dessein de combattre l'offensive déclenchée dans le monde entier par les Soviets, le groupement Pro-Européen avait appelé ce soir à sa tribune divers orateurs représentant chacun l'un des pays qui s'unissent aux heures graves de la guerre pour la défense du droit.

Deux mille personnes assistaient, salle Patria, à cette importante démonstration au cours de laquelle, après une allocution de M. Albéric de Fraipont, délégué du groupement, le commandant Eugène de Launoy, directeur du Cycle des conférences « Moscou attaque », prit la parole au nom du peuple belge ; le comte de Pontchalon, délégué des associations patriotiques de Grande-Bretagne ; M. Jean Renaud, au nom du peuple français, et M. Bachmakoff, ancien directeur du *Journal officiel impérial russe*, apportèrent à la tribune le vibrant témoignage de l'esprit d'union qui, à l'heure où s'affirme la puissance dévastatrice du régime soviétique, anime les peuples qui n'ont pas abdiqué leur volonté de vie et de paix dans la sécurité.

Le commandant de Launoy s'éleva le premier contre la reconnaissance du gouvernement de l'U. R. S. S. par les puissances civilisées et contre la place qu'occupent à la Société des Nations les représentants du bolchevisme.

Face à l'accueil réservé aux Soviets par certains pays, l'orateur montre la fière attitude de la libre Belgique obstinément fermée aux dangereuses propagandes moscovitaires. Néanmoins, l'heure est grave pour la Belgique, comme pour les autres peuples. « Il faut s'unir pour réaliser contre le communisme le front commun », ajoute le commandant de Launoy qui termine en rendant hommage à l'œuvre de notre directeur M. François Coty, à qui il emprunte, comme il le ferait d'un cri de ralliement, la formule devenue célèbre : « Nous partons pour la croisade des patries ».

Le commandant de Launoy, dont chacun admire l'énergie avec laquelle il lutte en Belgique pour vaincre ce moribond snobisme intellectuel qui consiste à accueillir avec plus ou moins de sympathie les théories d'inspiration soviétique, est l'animateur de la campagne « Moscou attaque ». Les Bruxellois lui ont apporté, par leur présence et

leurs applaudissements, le plus précieux des engagements, la plus enthousiaste des adhésions.

Le comte de Pontchalon monte à son tour à la tribune et pose rapidement, mais avec une netteté saisissante, le problème des relations anglo-soviétiques. Il fait le procès de ce qu'il appelle la justice « le crime de Moscou » et définit les conditions dans lesquelles se manifeste la réaction de la Grande-Bretagne. « Notre voisine s'organise peu à peu contre les attaques répétées de la III^e Internationale ».

L'orateur, dont les Belges se rappellent avec gratitude l'aide généreuse qu'il apporta durant la guerre à leurs réfugiés en Grande-Bretagne, se tailla un réel succès.

C'est ensuite M. Bachmakoff qui, au nom des Russes Blancs du monde entier, vint flétrir comme il convient les méthodes de propagande révolutionnaire dont il est fait usage à Moscou.

M. Bachmakoff est ancien directeur du *Journal officiel impérial* ; ce linguiste de renom occupe aujourd'hui à la section d'anthropologie de Paris, en Sorbonne, la chaire d'ethnographie. C'est dire que ce savant a su, par ses méthodes d'investigation scientifique, scruter l'âme bolcheviste et en surprendre tous les secrets. Il affirme que là-bas le communisme a fait son temps, car la doctrine de Lénine est devenue un objet de haine pour toutes les classes sociales qu'on oppresse et qu'on persécute en son nom.

À nos peuples occidentaux de réagir contre la propagande révolutionnaire dont le gouvernement des Soviets se sert à l'étranger comme d'une arme dernière ; le suprême espoir d'un régime qui a fait faillite s'écroulera sous peu.

L'arrivée à la tribune du commandant Jean Renaud, qui apporte à cette grande manifestation du front commun contre le communisme le témoignage de l'effort français, est marquée par une salve interminable d'applaudissements. Point n'est besoin de présenter M. Jean Renaud au public bruxellois qui eut il y a quelques mois, en cette même salle Patria, l'occasion d'accueillir chaleureusement l'envoyé spécial de l'Ami du Peuple.

C'est la voix du peuple français que vient aujourd'hui faire entendre à Bruxelles notre ami. C'est l'opinion même de l'élément sain de la nation qu'il va produire et développer en présence des délégués étrangers, à la faveur d'un de ces discours énergiques qui sont dans la manière de l'orateur. L'assistance, du reste, ne lui ménagera pas ses encouragements ; à tous moments, elle manifestera son enthousiasme par de longues ovations, soutenant les passages essentiels du courageux exposé entrepris par le porte-parole des patriotes français.

DISCOURS DE M. JEAN RENAUD

Après avoir présenté sous leurs authentiques aspects (ceux d'une bande de barbares impitoyables) les Juifs bolchevistes, avides de sang, qui président aux destinées de l'U. R. S. S., et réduisent le peuple en esclavage pour les besoins de leur œuvre et le maintien de leur dictature, M. Jean Renaud évoque la grande misère des populations soumises au régime soviétique et évoque la silhouette monstrueuse du communisme.

« Nous savons aujourd'hui, dit-il, ce qu'est le bolchevisme et ce que représentent les hommes attelés à manier en son nom ces instruments dont il a fait son enseignement parlant : « La faucille qui coupe et le marteau qui assomme, croisés sur champ de gueules ». Ce qu'il faut traduire par celle-ci : « champ rouge des lueurs de tous les incendies, rouge du sang de tous les assassinats, rouge de tous les crimes, de toutes les tortures dont s'est rendu responsable en face de l'avenir, qui l'exécuteur sans pitié, ce bolchevisme dont on peut dire qu'il est uniquement un destructeur de patries, de régions et de foyers ».

Dans un entraînement mouvement d'éloquence, M. Jean Renaud ajoute : « Ne suffit-il pas de rappeler les scènes incroyables des forteresses et des sous-sols des prisons moscovitaires, les viols, les assassinats commis depuis la révolution par les meneurs de la Russie rouge, pour juger et condamner un gouvernement placé sous la négation de tous les principes qui font l'honneur et la gloire d'une nation civilisée ? »

L'orateur, à côté de ce saisissant tableau d'un pays conduit aux pires catastrophes par le mensonge flagrant de ses chefs, évoque le souvenir de la vieille Russie, la Russie des isbas paisibles, des steppes indolentes et des campagnes hospitalières.

« Le bolchevisme, continue l'orateur, essaie de réaliser le plus tragique des pogroms contre la chrétienté.

« Car il ne faut pas s'y méprendre : le bolchevisme, c'est la réalisation de la haine des ghettos. On ne saurait, comme on l'a dit, invoquer pour lui les droits de la liberté d'opinion. La destruction de la patrie ou des patries n'est pas une doctrine, c'est un crime contre la vie des citoyens et contre l'indépendance des pays.

« Mesdames et messieurs, il en résulte dans tous les cas qu'un péril de mort plane sur les civilisations occidentales. De toutes parts, les brèches s'ouvrent, les bastions s'écroulent, les hésitations ou les illusions favorisent l'attaque ; il faut aujourd'hui savoir si les patries vont faire front ou si elles vont désertir leur devoir.

« Nous sommes tous en face du nouveau « Fléau de Dieu », mais nous avons heureusement fait des

progrès depuis Attila, et nous avons appris comment on fait face aux envahisseurs, n'est-ce pas, les Belges ? »

M. Jean Renaud, après avoir fait ici un bel éloge de nos alliés et de leur souverain, Albert I^{er}, le roi-chevalier, continue en ces termes :

« Chacun arrive avec le résultat des expériences propres à sa nation. C'est ainsi que, pour le mien, je ne peux aborder cette mise au point, je ne peux parler de résistance ou bien de riposte, sans m'en tenir à peu près rigoureusement au seul exemple d'un homme qui, lui, n'a pas que parlé en dénonçant le communisme comme l'ennemi, mais qui a agi, farouchement agi, en jetant dans la lice à la fois sa fortune et son existence.

« Mesdames et messieurs, il y a dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes des circonstances où il faut se placer au-dessus du respect humain toujours ridicule, où il faut faire fi des querelles de parti, des questions de personnes : d'ailleurs, est-ce que cela compte quand il s'agit de vérité ? Et est-ce que nos pauvres poines, nos pauvres querelles d'hommes existent quand il s'agit de la patrie ? »

« C'est pour cela qu'amené par des déductions successives au fait précis de la lutte menée en France contre le communisme, en toute indépendance, uniquement soutenu par l'amour de la vérité, je prononce haut et ferme, sans rien craindre des attaques et sans rien redouter des critiques : le nom de François Coty.

L'ACTION DE NOTRE DIRECTEUR

Une ovation déferle. M. Jean Renaud poursuit :

« Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, cet homme, que Moscou cherche par tous les moyens à atteindre dans ses affections, dans sa fortune, dans sa vie, restera l'incarnation de la résistance et des ripostes aux attaques du communisme en France et aux colonies ! »

« C'est ainsi que l'avenir le jugera : donc pas de panégyrique indigne de notre caractère, mais des faits.

« Le voici d'ailleurs arrivé aujourd'hui à une des phases les plus tragiques du gigantesque combat que seul il mène depuis des ans, à une des phases qui pourrait bien être fatale, et je sais très bien ce que je dis, à un homme moins bien armé moralement, matériellement et dont le désintéressement légendaire a suscité autour de lui des dévouements et des amitiés innombrables jusqu'au plus loin des foules paysannes ou ouvrières de mon pays... M. Jean Renaud montre notre directeur s'attaquant « à cette puissance judéo-germano-américaine qui a juré la ruine de l'Europe en la conduisant à la banqueroute et à la révolution. »

Il poursuit : « C'est elle, en effet, qui a installé le bolchevisme pour en faire un des instruments de sa domination, et voici que François Coty dénonce la

LETTRES, THÉÂTRE, SCIENCES ET ARTS

Dire tout haut
ce qu'on pense

Ce genre de courage paraît trop difficile à beaucoup de braves gens. Il semble qu'on ait besoin d'une audace anormale pour déclarer qu'on blâme ou qu'on déteste quelque chose, s'il s'agit d'un personnage en place ou d'une puissance à ménager. Jouer sur la scène du monde les Philinte sera toujours sans risques ; mais entrer dans la peau d'Alceste !... Avant de condamner il faut avoir jugé ; certains s'en dispensent par un scrupule de bonté mal entendue ; pour d'autres l'effort serait excessif : peuvent-ils dire tout haut ce qu'ils pensent, puisqu'ils ne pensent rien, n'ont sur personne des convictions fermes ? Je vois des esprits honnêtes troublés par l'apothéose de Briand, et qui se demandent si l'on n'a pas eu raison de découvrir en lui « du Talleyrand et du saint Paul » ? L'indifférence politique est d'ailleurs un si commode refuge ! Chacun s'occupe de ses affaires ; le reste importe peu, comme si la prospérité de chaque citoyen n'avait aucune relation avec le bien public. Et cependant, lorsqu'un homme intrépide démasque un péril que la plupart ne voulaient pas admettre, lorsqu'il ose, comme le fait splendidement M. François Coty, envoyer un jet de lumière sur l'ombre louche où les grosses araignées cosmopolites filent leur toile pour y prendre et y dévorer toutes les nations, le Français de bonne foi éprouve le bienfait d'une délivrance. Voir nettement d'où partent les fléaux qu'on subit, c'est commencer à s'en affranchir. Les moins éclairés se doutent désormais des pièges qui les enserrant. A moins d'un fatalisme total, ils ne se laisseront plus glisser, inertes, aux abîmes.

Toutes les tyrannies sont exécrables ; la plus dangereuse se cache sous les mots de liberté, de paix, d'égalité des droits, de solidarité, de conscience universelle. La misère propre à notre temps réside en cette confusion des ténèbres proclamant : nous sommes la clarté ! Celui qui dénonce l'hypocrisie de la perpétuelle équivoque fait œuvre de salut pour l'univers ; sa hardiesse mérite d'autant plus d'admiration qu'il court sciemment des risques plus certains.

Et surtout son exemple est propre à délier de leur silence même les timides. Le silence discipliné a sa grandeur ; les actes sans paroles valent mieux que les paroles sans actes. Mais rien n'est odieux comme un silence de terreur, celui, par exemple, du peuple russe dont les tyrans ne lui laissent plus que le droit de souffrir et d'être muet.

Au rebours, la filistrure éclatante d'un grand criminel encensé comme un dieu par des esclaves contents chez nous, avec l'appât du vrai, ce besoin de justice qui est aussi une forme capitale de la charité ; car les bons citoyens ne peuvent respirer en paix, si les coquins n'ont peur. A prononcer, à entendre un jugement vigoureux, les âmes reprennent le sentiment de leur puissance et de leur liberté véritable.

Les invectives, dira-t-on, ne prouvent rien. L'indignation est pourtant un signe d'énergie, et la violence du ton devient nécessaire quand elle reste le seul recours contre l'écrasement brutal. Il serait à jamais déplorable que Chénier, avant de monter sur la charrette, n'eût pas lancé un juste anathème aux bourreaux, « barbouilleurs de lois ». Qui voudrait amputer de ses parties satiriques l'œuvre d'un Voellot ? Quelles que soient les injustices des *Châtiments*, Hugo a soulagé dans ses diatribes lyriques l'éternelle torture des opprimés à qui l'on impose d'admirer l'oppressur.

Loin de nous, certes, l'intention d'encourager l'outrecuidance provocante, l'anarchie en révolte. Le problème est de secouer la passivité moyenne, l'esprit fonctionnaire, ployé aux agencements, écartant par intérêt, par lâcheté professionnel, les questions qui requièrent, pour être envisagées, un peu d'indépendance.

Une partie de la jeunesse — la meilleure sans doute — se tient en alerte contre l'arbitraire et les trahisons du monde politique. Elle est prête, non seulement à crier, mais à se battre pour interdire à des tyrannaux occultes de préparer « les vacances de la légalité ». Seulement, lorsque cette jeunesse reçoit des coups, le public la considère avec sympathie, il se garde bien de lui prêter main-forte. Cela fait penser à la vieille bataille d'Alésia où cent quatre-vingt mille Gaulois postés sur les hauteurs, regardaient curieusement qui aurait l'avantage, de Vercingétorix et de sa petite armée ou du conquérant romain.

Si mal soutenue que puissent être les mouvements de la rue, ils contrecarrent toujours des gouvernements instables. Malgré la servilité des journaux que tiennent en main les maîtres d'un moment, ils redoutent d'être jugés par la presse libre, celle qui dit tout haut ce qu'elle peut dire et ne consent pas à se taire.

La presse libre, la nôtre, représente les derniers remparts des franchises nationales. C'est trop peu de ne point la combattre ; il faut la soutenir de toutes nos forces, et là surtout où elle a le plus besoin d'être protégée, en province, où s'obstinent d'admirables dévouements. Je sais un écrivain notoire qui se donne pour tâche d'envoyer chaque semaine à une feuille obscure de l'Ouest plusieurs articles inédits, à peine rétribués, afin de la sauver du découragement et de la mort. Si les vérités que défendent les grands journaux circulaient dans ces canaux élargis, multipliés, soudés entre eux, l'ensemble de l'opinion pourrait être puissamment assaini.

Emile Baumann.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES DE PARIS

THEATRE DE LA MADELEINE : *Françoise*, pièce en trois actes de M. Sacha Guitry. — *Les Desseins de la Providence*, comédie en deux actes de M. Sacha Guitry. — *Le Voyage de Tchong Li*, légende en trois tableaux de M. Sacha Guitry. Musique de M. Louis Beydts. Décors d'Emile Bertin.

Il faut plus de talent pour écrire les trois petits actes de *Françoise*, si pleins, si sobres et si denses, que pour multiplier les pages et les pages afin de pénétrer plus avant en la psychologie d'un caractère féminin. *Françoise* ne dit que peu de mots, ne fait que peu de gestes, et cependant, la façon dont elle est, dont elle se conduit en le bref espace de ces trois actes — qui sont plutôt trois scènes de pleine signification — la révèle tout entière. Il nous semble que nous l'avons connue et aimée, et nous la comprenons, la plaçons et l'approuvons, comme si elle était un être de vie et de vérité au lieu d'une créature fictive. Elle nous apparaît d'abord heureuse avec le jeune mari de son choix. Scène charmante, faite de ces riens qui tissent la vie quotidienne : petits incidents familiaux, drôleries, tendresses. En ces petites choses, les deux caractères nous apparaissent déjà en leur dessin à la fois léger et si sûr. A propos d'une tasse de café, le plaisant discours de Michel Sellier nous le montre sûr de lui, assez vaniteux, assez dogmatique, tyrannique. Et *Françoise*, à propos des cadeaux d'anniversaire, — car leur mariage date d'un an, leur amour de deux années et demie, — laisse apparaître ce qu'il y a de secret, de profond en ses sentiments d'amoureuse. Un an ! comme elle voudrait revivre cette heure délicieuse où Michel l'enleva ! Le rendez-vous, l'automobile, la fuite heureuse... Pourquoi ne pas recommencer tout cela ? Mais, déjà, certaines joies sont impossibles. Michel, occupé, tenu par ses affaires, ne peut s'absenter que deux jours ; on ne peut donc repartir pour le même lieu, et d'ailleurs, le retrouveraient-ils le pays de leur première ivresse ? Ils cherchent d'autres provinces, plus proches. La Bretagne ? Michel y a des souvenirs. Chantilly ? C'est *Françoise* qui, là, retrouverait les siens. Et ainsi, le plus naturellement du monde et ne parlant que comme des époux heureux, ils nous apprennent, peu à peu, ce qui pèse sur leur union et leur vie. Michel a enlevé *Françoise* à Jean Ferrand, qui fut son mari et qui était l'ami de Michel. Et le malaise naît en nous, suscité avec une maîtrise, une habileté, dont la simplicité apparente cache l'art le plus consommé. Nous sentons que quelque chose de sombre approche avant que les mots ne la précèdent.

Ainsi, Mme Yvonne Printemps, ravissante de souple grâce, est-elle vêtue de rose, jeune et léger, mais aillé déjà de noir par les longues manches onduyantes. Et enfin, au cours de la distraite lecture du journal que fait après déjeuner celui qui n'est pas pressé de savoir le sort de l'univers, et ne s'intéresse qu'à son sien propre, Michel change brusquement de geste et de ton. Il se lève, il regarde *Françoise* avec une sorte de rancune et de curieuse sollicitude mêlées. Et il annonce : « Il est arrivé un accident à Jean ». *Françoise* veut en vain se montrer calme. On la sent émue, bouleversée. Elle cherche elle-même la page, la place, où quelques petites lignes d'imprimerie lui apportent un nouvel arrêt du destin. Elle tremble. Et Michel s'offusque, s'offense presque de cet intérêt qu'elle manifeste. Jean a voulu se tuer. Il n'est pas mort, mais on désespère de sa vie. Malgré lui, Michel en veut à *Françoise* de sa détresse, de son inquiétude. Pourquoi ? « C'est humain », dit-elle. Et nous saurons bientôt à quel point elle est humaine et femme.

Et voici qu'arrive le frère de Jean Ferrand. Il demande à voir Michel. *Françoise* se retire. Toute sa dignité, tout son calme volontaire, cachent, nous le sentons, un trouble affreux et une pitié pleine de questions muettes. Nous avions deviné que ce frère vient en message

du mourant. Jean Ferrand désire revoir sa femme une dernière fois, et Michel, très bouleversé, refuse. Henri Ferrand semble trouver ce refus assez logique en sa cruauté, et prend congé avec politesse. Mais voici *Françoise*. En vain Michel essaie-t-il de lui donner le change et d'inventer un prétexte mensonger à la démarche du frère ; il ne peut supporter le mysticisme plein de reproche de *Françoise*, et, après quelques minutes de gêne et de détresse, il s'écrie tout à coup : « Il te demande... Vas-y. » L'effet est très grand, et Mme Yvonne Printemps et M. R. Gaillard l'ont admirablement joué.

La clinique : et dans le lit étroit, ces petits lits de clinique qui semblent toujours en parance pour l'inconnu, le blessé, qui va mieux, parle avec un certain enjouement à la religieuse qui le soigne. Son frère n'ose avouer qu'il est revenu sans avoir réussi, et il s'efface, ne veut pas que le blessé sache. C'est alors qu'on frappe, et c'est *Françoise*, inespérée, mais c'est bien elle. Et, toute humble en sa petite robe noire, elle s'assied au pied du lit blanc. Jean, heureux, respire d'abord son parfum, sa présence. Puis il lui raconte tout le mal qu'elle lui a fait. Il lui dit combien il l'a aimée, comme il l'aime toujours, lui révèle tout ce qu'il a fait pour elle et pour « l'autre », afin qu'elle ne manque jamais de luxe et de joie et qu'il puisse penser lui, le délaissé, qu'il la choyait et veillait encore sur elle. Avec un tact et une mesure étonnants, puis, une franchise qu'exécute l'approche de la mort, il se réimpose, d'instinct en instant, comme le mari. Et lorsqu'il ordonne à *Françoise* — qui avait juré à Michel de rentrer à 11 heures précises — de ne pas le quitter et de le veiller jusqu'à huit heures du matin, nous trouvons cela tout naturel et juste. Et *Françoise* obéit, et sa petite forme noire, en laquelle semble être entrée la compréhension de la douleur, prend son poste, pour la dernière nuit conjugale, au pied du lit. Sacha Guitry, immobile en ses blancheurs de linges a parlé avec une simplicité et un art qui sont saisissants.

Troisième acte : retour de *Françoise* près de Michel. Michel l'accueille avec dureté, incompréhension, dépit offensé. Elle répond qu'elle n'est revenue que pour lui dire adieu. En écoutant les dernières paroles de Jean, elle a compris que Jean n'avait jamais cessé d'être son mari, que Michel n'avait jamais été que son amant. Elle a compris aussi toutes les choses que Jean lui a enfin dites, son dévouement, son attachement passionné, son indulgence, sa bonté. Jusqu'à cette heure, insouciant, inconscient, enivré, elle n'avait pas jugé toute la gravité du mal qu'elle lui avait fait. Puisqu'elle a compris, elle ne peut plus vivre avec Michel. « Va donc le rejoindre ! » lui crie celui-ci, ulcéré. « Non, répond-elle, car il est mort à trois heures, ce matin. » Et elle s'en va ; car ce qu'elle aimait, c'était l'amour, et Jean, avant d'expirer, lui a témoigné le plus grand amour. Jean, par sa mort, par cette nuit suprême, s'est bien vengé de Michel : il lui a repris, à jamais, *Françoise*.

Que de tragique vrai, si sobre, si intense en ces trois petits actes d'une signification si humaine en leur dramatique raccourci ! Que de tact ! de mesure ! de sûreté dans le choix des effets. M. Sacha Guitry a été si vraiment Jean, le mourant, que l'acte de la clinique nous a serré le cœur ; M. R. Gaillard a joué avec beaucoup de vérité ; et Mme Yvonne Printemps a été si admirable d'émotion, de naturel et de désespoir qu'elle est venue annoncer en pleurant le nom de l'auteur. Oui, elle a, en ce rôle, pleuré de vraies larmes et avec une grâce si

franche et si humaine que toute la salle en a été émue. Mlle Francey, en religieuse, M. Roques en Henri Ferrand, jouent bien.

Françoise est une petite œuvre de la plus rare et profonde qualité.

Françoise est encadrée par deux fantaisies ; à l'une on rit et beaucoup, à l'autre on sourit avec le plus délicat plaisir. On ne résume pas *Les Desseins de la Providence*, farce mollesque où l'on voit un jeune mari, quittant un Vichy quelconque en été, ayant manqué son train pour Paris, où il allait tromper sa jeune femme, revenir au logis inopinément et trouver auprès de Thérèse un autre trompeur. C'est un acteur qui doit jouer ce soir au casino, *Primrose* et qui, profitant des entr'actes, pour ne pas perdre de temps, reprend lorsqu'il se rhabille son costume de cardinal. La drôlerie est irrésistible, et si efficace sur le mari désorienté que tout s'arrange le mieux du monde. C'est impayable et traité avec tant de goût et un tel sens du burlesque que cela ne peut choquer personne. Sacha est inouï en prélat d'occasion et de la Comédie-Française. Quel sens de l'ironie et du comique en cette silhouette imitative d'acteur pompeux et qui croit « que c'est arrivé ». Il a un succès aussi vif que le rouge de son manteau, et Mmes Genin et Sufiel, M. Francœur l'encadrent fort bien.

Enfin, *Le Voyage de Tchong Li* est très pittoresque, ironique et poétique en ses décors chinois, si réussis. La musique de M. Beydts, pour laquelle Sacha Guitry esquisse cette fantaisie bigarrée et nonchalante, est tenue et délicate comme un sourcil d'estampe. Mme Yvonne Printemps la chante à ravir, avec sa si jolie voix, si libre, si fraîche, si séduisante. Elle s'est fait, sous une perruque de laque noire, le plus charmant des visages de Chine, et ses costumes sont épanouis de tons comme des fleurs. Tous les détails, comiques ou gracieux de ces tableaux colorés sont mis en valeur par les acteurs — déjà cités — et principalement par M. Sacha Guitry, très beau en Chinois amoureux... mais oublieux. Il ne sait plus très bien ce que sa jeune épouse lui a demandé de lui rapporter de son voyage à Canton, sinon que cela avait rapport à la forme de la lune. La jolie Niao désire un peigne en croissant ; mais, au moment où Tchong Li va chez les marchands, la lune est ronde. Il lui achète donc un miroir, nouveauté sans pareille ; jamais aucun miroir n'était alors arrivé jusqu'en Chine. Et Niao pleure en le recevant et en s'y mirant, croyant que son époux a ramené une rivale au logis, rivale trop jolie — et c'est elle-même. Alors, Pauline Carton, mère comique à souhait, s'y contemple à son tour et s'écrie : « Comment peux-tu l'affirmer ! elle est si vieille et si laide ! » Quelle vengeance pour son gendre horrifié qui ne pouvait souffrir ses prétentions et ses teintures !

Cette fable aimable a beaucoup plu et entre autres moments, l'incident du sommeil... Mais allez l'écouter. Vous n'y dormirez point comme Chouang et Ting Fao qui, dormant tour à tour, et respectant tour à tour leurs rêves réciproques, comme c'est l'usage en Chine, n'arrivent point à pouvoir se parler, bien que tout près l'un de l'autre. Et malgré cette loi du respect du sommeil, en face, le marchand Mai-Mai Jen ne peut jamais fermer l'œil à cause du bruit que font, dès l'aube, ses voisins, le forgeron et le batteur de cuivre. Et vous joindrez à leur tamarre raconté, le bruit réel de vos plus reconnaissances et mérites applaudissements.

Gérard d'Houville.

UNE CRÉATION A GENÈVE
LA COLOMBE POIGNARDÉE

La Colombe poignardée... Est-ce de la paix qu'il s'agit ? de la Conférence du Désarmement que M. Litvinof a tenté de réduire au silence en lui assénant un coup de poignard ?

Non. *La Colombe poignardée*, pièce en trois actes qui vient d'être créée au théâtre de la Comédie, évoque la pathétique figure d'une petite princesse arrachée à la mort par un farouche révolutionnaire. Le bouleversement des classes et des cœurs, le processus d'une force aveugle déclenchée, la confusion, l'odeur du sang répandu, l'éveil d'un pauvre amour instinctif et honteux qui demeurera toujours inavoué, tel est l'admirable thème qu'a choisi M. Gaston Sorbets.

Une révolution qui n'est située ni dans le temps, ni dans l'espace et d'autant plus redoutable et plus proche qu'elle n'est point limitée par l'histoire, la révolution que demain réserve peut-être — et la civilisation poignardée tiendra le rôle de la princesse Marie-Marguerite.

Certaines coïncidences ressemblent à des avertissements. Le soir même où l'on devait créer l'œuvre de M. Gaston Sorbets, deux heures avant que ne se levât le rideau, une autre pièce se jouait à Genève dont le dénouement faillit être tragique. Les acteurs ? des communistes, des fauteurs de troubles. Narguant la proclamation que le Conseil d'Etat avait fait afficher le matin même, qui interdisait toutes manifestations dans la rue et en appelait au patriotisme des Genevois, les disciples des Soviets se réunirent sur la Place et commencèrent leurs palabres. Mais de strictes mesures avaient été prises ; les agents dissimulés dans les rues voisines intervinrent ; la comédie fut coupée avant qu'elle ne tournât au drame ; une bagarre, des arrestations, trois gendarmes blessés, fut le bilan de cette tentative. Elle prouve une fois de plus que Genève a raison de se tenir sur ses gardes : les communistes essaient, à l'instar de leur prophète, et selon leurs moyens, de poignarder la colombe... En dépit de cette menace rôdeuse, la ville n'a jamais été plus calme. Qui donc la prétendait en état de siège ? Quelle erreur ou quelle malignité ! Confiante en sa propre sagesse, elle sourit en voyant passer les belles automobiles de ses hôtes étrangers : est-ce aujourd'hui qu'ils commenceront à s'entendre ? Le lac déroule un fond d'azur derrière les façades vitrées du bâtiment où se discute le sort de la paix,

les mouettes rasant les flots, toutes blanches, et jouent, comme amusées de ressembler à des vols de colombes.

Ne dirait-on pas que les circonstances, la discussion internationale poursuivie sous le signe de l'oiseau symbolique dont il ne fut jamais tant parlé, et jusqu'aux intrigues des valets de Moscou se soient conjuguées pour prêter à la pièce de M. Gaston Sorbets une actualité plus saisissante ? Les spectateurs de l'autre soir, encore étonnés par la bagarre de Plainpalais, lorsqu'ils furent à la Comédie le rideau se leva, purent se dire à l'oreille : « Voilà que cela continue... la suite ! avec ses conséquences... »

Certes, M. Gaston Sorbets est un dramaturge trop avisé pour avoir voulu développer une thèse. Il a promené sur les événements et les hommes un regard aussi impartial que possible. La misère du peuple, les fautes d'un régime brutalement renversé, il ne les a point cachées. Il laisse percer, d'un bout à l'autre de ces trois actes, à la fois un accent d'humanité et la clairvoyance d'un observateur qui connaît le danger et ne se fait aucune illusion : lorsque les lois sont abolies avec les sanctions, les instincts brutaux se déclenchent, et l'individu cultivé, sincère et bon devient semblable à la masse exaspérée.

Le héros de M. Gaston Sorbets, le sectionnaire Thibaut, se reprendra néanmoins ; le geste de pitié accompli presque involontairement le rend à lui-même : la petite princesse, Marie-Marguerite, conduite au supplice avec toute la famille royale, il l'a enlevée, dissimulée sous son manteau, emportée chez lui : il a trahi la cause des révolutionnaires et il continue de la trahir en hébergeant la princesse. Annette, la sœur de Thibaut, bourru et courageux, devine le dangereux secret, donne ses vêtements et sa chambre.

Arracher Marie-Marguerite à son désespoir, obtenir qu'elle accepte de vivre, et dans quelles conditions ! Voici que Thibaut s'est mis à l'aimer : si elle subit le sort des princesses capturées, s'il lui impose la loi du vainqueur, il guette son regard et s'émouvra de la loi la trouver enfin plus résignée. Non seulement il affine ses propos, mais il devient plus clairvoyant, il juge ses camarades, les crimes de cette Révolution qu'il a servie avec tant de ferveur et qu'il sent déjà condamnée. Il avoue une

nouvelle angoisse : Marie-Marguerite ne va-t-elle pas lui échapper ? Le duc de Clarence, sous un déguisement, est parvenu jusqu'à elle, puis le grand amonieur de la cour ; les mailles du filet se relâchent. Bientôt la contre-révolution triomphe : Thibaut devra la vie à la princesse enfant qui n'a pu s'empêcher d'admirer la force, la droiture de son sauveur et s'éprouve de n'être plus assez révoltée... Au paroxysme du désespoir et de la jalousie, Thibaut (il proclamait naguère que la jalousie est un sentiment bourgeois), se jette sur elle, son poignard levé. Mais à peine l'a-t-il effleurée qu'il s'écroule sanglotant, et il la voit partir sous les blanches mousselines, emmenée par le grand amonieur au couvent royal dont elle sera l'abbesse, tandis que toutes les cloches, si longtemps muettes, entre-croisent leurs sonneries.

Cette pièce, d'une technique très sûre, animée d'un mouvement déchainé au lever du rideau et qui ne se ralentit pas un instant, a été fort bien présentée sur la scène genevoise ; la fille de l'auteur avait dessiné la maquette du décor et les costumes ; M. Ernest Fournier a donné tous ses soins à la mise en scène et à la distribution. Les rôles principaux étaient tenus par MM. Marcel Chabrier, Tébaud, Philippe Rolla, le duc de Clarence, Jacques Berlioz, le grand amonieur. Mme Camille Fournier prête sa grâce et sa jeunesse à la vierge royale, victime du destin et qui paie trop cher les fautes de ses ancêtres, et elle rendit sensibles les moindres nuances, délicatement notées, de l'épouvante, de la douleur, de la honte — et aussi de la surprise en face des gens et des choses éclaircies d'une autre lumière.

Tel est bien le sens de la pièce de M. Gaston Sorbets : il a peint la progression de deux cœurs séparés par tant de barrières sociales, tant de haines, et qui se rapprochent peu à peu, et sont tout près de se comprendre ; il a montré sa pure héroïne bouleversée, aux prises avec cette passion transfigurant le révolutionnaire brutal et vindicteux. De ce conflit, dans le cadre du conflit des classes, dans le fracas des événements et l'atmosphère des catastrophes, il a tiré un drame poignant dont les résonances s'accroissent aux résonances de notre heure incertaine.

Noëlle Roger.

L'étrange séducteur

Je vous parlais l'autre jour des Cahiers du Sud, cette excellente revue de Marseille, à propos d'une assez remarquable étude sur Catherine Mansfield. Je ne puis résister aujourd'hui au plaisir de vous signaler, dans ces Cahiers du Sud (mars 1932), des pages extraordinaires de Søren Kierkegaard, traduites par Mlle Cécile Lund et par l'érudit M. André Babelon à qui nous devons, comme vous le savez, une édition exemplaire des lettres de Diderot à Sophie Volland et, tout récemment, deux volumes de lettres inédites que l'auteur de Jacques le fataliste avait adressées à sa famille et à divers amis.

Ce Søren Kierkegaard a été sans nul doute un homme extrêmement étrange. Imaginez en effet un Danemark, entre 1825 et 1830, un enfant, puis un adolescent soumis à l'éducation la plus véritablement singulière, une éducation fondée sur un christianisme tragique, l'horreur de la condition humaine et la hantise du péché. C'est sous ce signe impérieux que Søren Kierkegaard découvrit le monde. Ainsi marqué, comment eût-il évité la sombre domination du piétisme ? Mais ce n'était pas tout : son père, qui après avoir été berger dans le Jutland s'était enrichi dans le négoce, était à peu près aussi extravagant que le fils devait le devenir. Il défendait à Søren de sortir, mais c'était pour lui proposer, ou lui imposer, des promenades imaginaires où ils saluaient tous deux les passants, tandis que le défilé des voitures assourdissait leurs voix et que des fruits, absents mais désirables, brillaient des plus belles couleurs sous les yeux de cet enfant avide et contrain. Étonnante méthode, et bien propre à pervertir un esprit tout en l'affinant !

Une intelligence précoce et méditative comme celle de Kierkegaard devait assurément, par ces moyens, tendre de bonne heure à se créer un univers proprement autonome, et qui fut constitué par les seules ressources d'un esprit étincelant et les rigoureux miracles de l'analyse, le chef-d'œuvre, en un mot, d'une âme incroyablement complexe et ductile.

Aussi eût-il vraiment un amer génie de la vie intérieure. Sa personne morale fut étroitement soumise aux commandements de sa fantaisie. Il était profondément ce qu'il souhaitait d'être : il s'envisageait tour à tour comme un écrivain, un bandit, un homme du monde, un maître chanteur... Ce qu'il redoutait le plus, c'était de ne trouver dans ces constructions, où il eût désiré d'introduire l'essence même de son être, que des aspects qui lui fussent purement étrangers. Et il réussit à atteindre une perfection si aiguë dans l'artifice qu'on ne saurait dissocier celui-ci d'une réalité peut-être plus fallacieuse encore. Jamais, on le peut parier, un être humain ne s'efforça pareillement de se refuser et de cultiver plus soigneusement la part incommunicable de soi-même, ce qu'il a nommé sa « mélancolie monstrueuse ». N'y a-t-il point une idée de la pénitence ?

Or on reconnaît dans les pages des Cahiers du Sud ce Johann le séducteur dont il nous a donné le journal (qui est peut-être le plus achevé de ses écrits). Ce croyant y porte le même masque de perversité radicale qui lui permit d'exprimer ses véritables secrets, son démonisme essentiel. L'érotisme cérébral s'y révèle avec une souveraine liberté. Nous nous laissons guider dans un prodigieux labyrinthe intellectuel, sous une lumière polaire où brillent les feux d'une adamantine, d'une miraculeuse cruauté.

Au vrai, on s'y sent mourir. Ah ! qu'il nous faut donc respirer dans un monde plus léger et retrouver sous les mythes la douceur et la chaleur de l'humain !

Gilbert Charles.

Goethe vu par André Gide.

Dans l'hommage à Goethe de la N. R. F., cueillons quelques déclarations de M. André Gide, dont nul ne contestera le prix. Le rôle de Goethe a été considérable sur sa formation, nous dit-il, « plus important que si j'avais été Allemand moi-même. Car, venu de plus loin, Goethe pouvait m'apporter davantage ». S'il paraît moins allemand que les autres auteurs d'outre-Rhin « c'est qu'il est « plus universellement humain ». Ainsi M. Gide communique avec l'humanité à travers l'Allemagne. « C'est une grave erreur, ajoute-t-il, de prétendre que le bienfait d'un grand auteur s'arrête aux frontières de son pays. Sans doute n'est-il parfaitement compris que par ses compatriotes ; mais tout ce que ceux-ci n'ont pas besoin d'apprendre parce qu'ils l'ont déjà dans le sang, peut devenir, pour un étranger, d'un enrichissement inestimable. »

Et M. André Gide porte ce jugement sur l'activité de Goethe, après avoir cité une ancienne étude de Michel Arnauld : « Son but, s'il en eût un autre que celui de simplement vivre le plus possible, c'est la culture, non le bonheur. »

Le jury du prix « Minerva » s'est réuni hier en un déjeuner pour décerner son prix annuel d'une valeur de 5.000 francs, destiné à couronner un roman de femme paru au cours de l'année. C'est Mme Marie-Paule Salomon, auteur de *L'Age de perle*, qui l'a emporté, au cinquième tour, par 8 voix contre 6 à Mme Claude Chauvière.

Mme Marie-Paule Salomon, qui vit en Bretagne, est âgée de trente ans. Elle a déjà publié un volume de vers : *Le Fruit de mes entrailles*.

Conférences du Génie français : Ce n'est pas au Cercle Volney, mais 117, Boulevard Saint-Germain, à 2 heures et demie qu'aura lieu la conférence de M. Rey de Villette que nous avions annoncée. M. Rey de Villette parlera des Génies de la montagne.

Le Carnet du Lecteur

Chronique de la Grande Guerre, Tome IV, de Maurice Barrès, de l'Académie française (Librairie Plon).

Ce tome quatrième qui vient de paraître contient les articles de Barrès du 12 mars au 31 mai 1915... Le temps où la nation doit « s'installer » dans la guerre, où chacun en vient à pressentir que l'effort sera long. De jour en jour Barrès entretient les énergies avec une merveilleuse diversité d'attention et de soucis ; il suscite les raisons d'espérer, celles aussi de mourir.

Qu'on remarque que ce séduisant maintenant ne loge pas toujours sur les sommets de la pensée nationale : on le trouve sans cesse penché sur les nécessités matérielles de la guerre. De fortes pages sur la mort de Marcel Drouet et celle d'André Lafont, des témoignages sur le germanisme auxquels il n'y a rien à reprendre, d'autres nombreux sur l'héroïsme des « joyeux » et des pauvres gens, un examen enfiévré d'espérance du destin de la France victorieuse. Mais aussi ces articles qui prennent racine dans la pensée populaire : campagne pour l'institution de la Croix de guerre, pour la pension des mutilés, pour une meilleure organisation des allocations, pour la création d'ambulances mobiles, etc. Barrès est même à la naissance de l'institution de la marine de guerre qui eut, on le sait, dans la suite, un succès peu ordinaire. Il nous plaît de voir l'écrivain dans ces affectueuses préoccupations.

Que d'espérance tenace — quel culte même de l'espérance — que de fièvre noble dans ce recueil ! Les temps veulent qu'on ne puisse le lire, le relire, sans mélancolie...

Jean Fréval.